

donc une reprise intense des affaires. Dans l'Est s'ouvraient les manufactures, les industries se multipliaient. Or, il fallait des bras pour faire marcher les machines destinées à produire les choses dont le pays avait besoin. Et l'on offrait de gros prix. La nouvelle s'en répandit dans la province de Québec, moins par les journaux que par l'intermédiaire de ceux de nos compatriotes déjà établis ici, y gagnant de forts salaires, et s'en retournant, de temps à autre, visiter leur « ancienne place », tout de neuf habillés et porteurs de sommes d'argent qui paraissaient fabuleuses aux yeux de nos gens. « De la belle argent, » comme ils disaient. Les habitants en touchaient si peu à cette époque. Et c'était un maigre privilège réservé au chef de famille. Garçons et filles n'en entendaient guère le son. Au delà de la frontière, tout le monde faisait de l'argent. En échange d'un travail régulier, qui vous laissait vos soirs et vos dimanches libres, l'on vous versait des flots d'écus. Le travail ? mais il faut l'accomplir partout. N'est-ce pas la loi de la vie ? Et sur une terre, il est si absorbant ; il prend les matins et les soirs. Jamais de plein congé. Même le dimanche, il y a le « train » à faire. Et le résultat en est toujours douteux. L'on ne peut jamais compter sur une moisson. Tant de causes peuvent la faire manquer. Et puis, beaucoup d'habitants avaient dû s'endetter pour « se bâtir » une maison et une grange. D'autres se décourageaient en face des durs labeurs du défrichement. Alors, pourquoi ne pas aller là-bas, au moins le temps d'amasser de quoi payer son bien ? Et les « maisons abandonnées » devenaient de plus en plus nombreuses dans nos concessions ;¹ et des villages entiers se dépeuplaient. En foule, l'on « montait aux États ». Des Cantons de l'Est, de la

¹ Lire ou relire, dans le charmant *CHEZ NOUS* de M. Adjutor Rivard, *La Maison condamnée*